

Les Madeloeil ou Le raz-de-marée

Huguette Légaré

Number 10-11, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15404ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Légaré, H. (1980). Les Madeloeil : ou Le raz-de-marée. *Moebius*, (10-11), 87-99.

HUGUETTE LÉGARÉ

Les Madeloeil ou Le raz-de-marée

1987

Malbrook, jeune homme de seize ans, habitait une somptueuse maison de pierre, à Québec, avec ses parents, M. et Mme Madeloeil, de leurs prénoms Jean et Barbara. Ces derniers vivaient dans l'oisiveté la plus complète. Malbrook, fils unique, sans idéal défini, peu occupé par des études trop faciles, menait une vie semi-vagabonde de jeune homme fortuné et sans souci.

Un après-midi, dans le grand salon des Madeloeil, sans qu'on ait pu la prévoir, une querelle éclata entre Barbara et Jean. Jean désirait un autre enfant, Barbara refusait. Les motifs égoïstes du refus de Barbara de choquaient pas l'homme, ils le contre-carraient seulement.

On vint annoncer au couple, à cet instant, que Malbrook était retenu à la prison du poste de police pour vagabondage. Les parents s'attendrirent, puis s'insurgèrent contre la loi. Ils décidèrent à la fin d'aller tirer leur fils de ce mauvais pas.

Dans la salle principale du poste de police, la corruption des représentants de la loi était aussi évidente qu'un mur blanc. Un des agents embrassait une fille à pleine bouche. Barbara ne songea même pas à trouver cette scène déplacée. Elle se mit tout de suite à invectiver les policiers au nom de la liberté de mouvement. On libéra Malbrook facilement, trop facilement.

Au même moment, un homme se mourait dans une cellule. Quelqu'un osa appeler un prêtre. Un aumônier d'hôpital accourut peu de temps après. Tous, sauf le mourant, le regardèrent comme un intrus, un indésirable. L'ecclésiastique accepta l'affront avec humilité, intérieurement, s'étonna beaucoup de cette humilité.

De retour à la maison, Barbara trouva sa bonne et son homme de peine couchés ensemble sur le divan du grand salon. Elle les renvoya à leur tâches, demanda à Malbrook de se mettre au piano, et pria Jean de venir la rejoindre sur le sofa.

Le soir, M. et Mme Madeloeil reçurent des amis. Ceux-ci occupaient des postes importants dans le gouvernement du pays. Les conversations n'en témoignaient pas pourtant : le peu de sérieux de ces administrateurs des affaires de l'État atteignait des paroxysmes. Aux meilleurs moments, on parla de la ruine du pays, prochaine, à ce qu'on estimait. Malbrook était de la réunion. Il comprenait mal ce qui se passait dans le salon de ses parents, sentant en lui tellement de possibilités qui se tendaient vers autre chose que ce badinage un peu écoeurant. Les invités demeurèrent chez les Madeloeil pour la nuit. Leur manque de dignité fut total. Une jeune femme s'offrit à Malbrook. Il refusa, par principe.

1988

Un an plus tard, quatre propriétaires de grandes entreprises sur le chemin de la faillite étaient réunis, dans le bureau de Jean Madeloeil, pour discuter d'une association possible, souhaitable; se trouvaient là Jeanne Vame, Dominique Gonde, Berthot Alva et Jean Madeloeil. La discussion fut stérile, l'entente impossible, car les esprits se dispersaient à tout moment. Jeanne vivait obsédée par la question de l'origine et de la destinée de l'homme, Berthot Alva par le culte de l'incompréhensible; Dominique Gonde, pour sa part, croupissait dans une indiscipline sans limite. Jean se découragea. Le projet d'association échoua.

Quelques mois après, la famille Madeloeil connut la ruine, et alla s'installer dans un petit appartement avec Paule, la bonne, qui ne voulut pas quitter ses maîtres par peur de l'inconnu. L'échelle sociale disparut dans la maison; on traita désormais Paule presque en parente.

Le moral de Jean Madeloeil fut profondément affecté par la ruine; dans sa détresse et son oisiveté, il

se promenait les après-midi sur les trottoirs des avenues les plus cossues. Quant à Barbara et Paule, elles s'enfonçaient de jour en jour plus profondément dans le déséquilibre intellectuel; prises d'une soudaine peur de mourir, comme beaucoup de leurs contemporains, elles se firent membres d'un club de penseurs qui s'interrogeaient sur la mort. De plus, Paule, fille laide, se rendait très malheureuse par l'importance extrême qu'elle accordait aux propos tenus autour d'elle sur la beauté des femmes. Seul Malbrook ne changea rien à sa vie, celle du jeune vagabond sans malice.

Habituellement, vers treize heures, les Madeloeil se préparaient à sortir. C'était devenu un rite : la vie de famille connaissait alors ses plus gros heurts ou ses meilleurs moments; mais frictions et gentillesses se faisaient de plus en plus rares avec le temps, laissant la place à des dialogues ternes de gens seuls à quatre. Puis, Jean allait faire sa promenade quotidienne, Barbara et Paule se rendaient à la réunion des membres de leur club, et Malbrook sortait faire de l'auto sport avec un copain quand il n'avait pas de cours et que le temps était ensoleillé.

Pour sa promenade solitaire, Jean choisissait des rues où il avait peu de chance de rencontrer des connaissances; il savait que sa détresse pouvait se lire sur son visage et dans sa démarche, et il n'aimait pas donner en spectacle à des amis cet état d'âme à la fois triste et indéracinable.

Malbrook, lui, se retrouvait souvent dans un débit de boissons à discuter avec des copains. Et il aimait alors étaler quatre choses : sa bonté, le vide de sa vie, son courage et sa force d'assumer cette vie.

1991

Trois ans plus tard, Barbara et Paule disparurent. Ce fut l'occasion pour Jean et Malbrook Madeloeil d'emménager dans un appartement plus luxueux, Jean se trouvant dans une situation financière meilleure. Il était député, mais de l'opposition. Et il s'acharnait avec zèle et mesquinerie, surtout par horreur des chefs, et non seulement à cause de sa position qui l'autorisait et l'encourageait à le faire, à

discréditer le premier ministre du pays, homme de valeur dont les projets visaient à étendre la puissance politique du Canada. Mais cette horreur du chef que Jean ressentait n'avait à ce moment-là rien d'original : ce sentiment en effet, faisait mode et s'était répandu dans le peuple.

À cause de la position de son père, Malbrook, maintenant âgé de vingt ans, se rendait souvent dans des salles publiques où Jean Madeloecil présidait des assemblées politiques. Il se faisait accompagner d'une jeune fille, Aguécha Rare, dont il devint vite très amoureux. Aguécha était belle, vaniteuse, égoïste, intelligente, sensible, et visitée périodiquement par un désir d'être extrêmement bonne, bonne au-delà de la limite qu'on rencontre normalement. Elle paraissait se laisser aimer, et se comportait comme une personne volontaire et indépendante. En fait, elle était faible et elle adorait Malbrook. Celui-ci était conscient de tout, rien ne lui échappait. Et il n'en parlait jamais lorsqu'il excusait les défauts d'Aguécha ou pardonnait ses astuces.

Bien sûr, même aux réunions publiques que Jean Madeloecil présidait, certains ne partageaient pas ses idées. Ainsi, un soir, à une de ces assemblées, Malbrook surprit une conversation entre deux vieillards du peuple, Lucas Arbin et Gaspard Tuyan, qui reconnaissaient une certaine sagesse au premier ministre et à ses projets.

Ce même soir, Jean Madeloecil incita la population, par le truchement des médias électroniques qui retransmirent son discours, à désirer le renversement du premier ministre. L'assistance qu'il avait devant lui, composée de gens médiocres à tempéraments de mercenaire, adhéra tout de suite et bruyamment à son idée; aussi, à la télévision comme à la radio, Jean parut-il très supporté. Quelques personnes présentes à la réunion eurent des réactions plus personnelles c'étaient Malbrook, Aguécha, Lucas Arbin et Gasprd Tuyan, qui, coincés dans l'auditoire chahutant, roulaient des yeux désapprobateurs. Mais aucun des quatre ne souffla mot. Ils se contentèrent de se regarder discrètement les uns les autres.

Après l'assemblée, dans un salon attenant à la salle publique qu'il avait quittée sous des applaudisse-

ments prolongés quarante-cinq minutes plus tôt, Jean Madeloil, fier de son succès, conversait avec son bras droit, Bertrand Panios, un homme cupide et ivrogne. La radio était allumée, la retransmission du discours de Jean s'achevait. Aussitôt après, le speaker annonça, dans un bruit confus de micros passés de main en main, que le premier ministre venait d'être trouvé assassiné. Madeloil et Panios froncèrent les sourcils de surprise, mais ils restèrent à peu près sans réaction à cette nouvelle.

À son appartement, le lendemain, Jean ouvrit le journal et y lut que les gens qui l'avaient acclamé la veille l'accusaient maintenant d'avoir organisé le meurtre du premier ministre. Il jura son innocence à Malbrook, qui le crut. Mais ni le père ni le fils ne s'indignèrent devant le fait qu'on s'était débarrassé des idées d'un homme d'une manière aussi barbare, c'est-à-dire en tuant l'homme lui-même.

La radio, qui était ouverte, se mit à bourdonner, crépiter, puis un annonceur vint donner lecture avec précipitation d'un communiqué : un raz-de-marée capable d'énormes ravages allait inonder les régions côtières de l'est du pays dans quelques heures. Un savant, en faisant des calculs, venait de découvrir avec stupeur les coordonnées du cataclysme.

Jean et Malbrook décidèrent aussitôt, avec logique de partir se réfugier en montagne. Malbrook demanda à son père le temps d'aller chercher Aguécha. Affolé, craignant de perdre une heure précieuse, Jean refusa. Malbrook insista. Finalement, Jean partit seul. Ce fut la dernière fois que le fils vit son père. Plus tard, il chercha ce que Jean était devenu, s'il était mort dans le raz-de-marée. Il ne trouva rien.

Malbrook permit moins de temps qu'il l'aurait cru : l'appartement d'Aguécha se trouvait sur son chemin, et la jeune fille était chez elle. Ils réussirent, en voiture, et en trente minutes seulement, à pénétrer assez loin dans les montagnes. De là, sur un promontoire, ils virent le raz-de-marée submerger la ville haute de Québec construite sur le cap Diamant, la large vallée qui vient derrière, et les premières montagnes de la chaîne des Laurentides.

Le désastre paraissait immense, mais, de loin, les jeunes gens voyaient mal. Ils étaient très secoués,

songeant qu'ils auraient pu être pris, eux aussi, dans la gigantesque vague.

Ils décidèrent de rouler encore un peu, afin de trouver un endroit où loger. Ils dénichèrent un hôtel désert, et s'y installèrent.

À partir de ce jour, ils chassèrent et pêchèrent pour manger. En effet, les approvisionnement ne parvenaient plus aux rares petits commerces de denrées qui existaient dans les environs, même si plusieurs grossistes étaient situés dans des régions qui n'avaient pas été touchées par le raz-de-marée, celle du Lac Saint-Jean par exemple.

Un mois plus tard, avec le peu d'essence qu'il leur restait, Malbrook et Aguécha retournèrent à la ville haute de Québec qui s'était rapidement asséchée. La dévastation régnait partout. Atterrés devant tant de désolation, les jeunes gens prirent la décision de regagner leur hôtel de montagne.

Ils n'eurent pas sitôt mis le pied dans le hall d'entrée de l'hôtel qu'Aguécha se trouva mal. Elle fut malade plusieurs jours, sans qu'elle pût dire avec précision de quelle maladie elle souffrait. À elle comme à Malbrook toutefois, cette maladie parut étrange.

Guérie, la jeune femme demeura anormalement faible.

La chienne que Malbrook avait trouvée à Québec après le cataclysme et ramenée avec lui paraissait faible, elle aussi. Elle attendait des petits, et Malbrook avait grand-hâte de voir les chiots, ayant besoin de voir naître de nouveaux êtres, chiots, chatons, n'importe quoi, pour vider un peu ce grand désespoir et cette immense tristesse que le raz-de-marée et son hécatombe avaient logés en lui.

Les chiots vécurent, la chienne mourut en mettant bas.

Malbrook associa la faiblesse de la chienne et celle d'Aguécha, et il comprit que sa compagne était menacée, si elle devenait enceinte, de mourir en accouchant. Il ne dit rien à Aguécha. Mais il redoubla de délicatesse.

Ni la ville haute de Québec, ni la ville basse, n'avaient été remises à neuf après le raz-de-marée. Les ruines bâillaient, et ce que le cataclysme avait peu endommagé subissait maintenant une détérioration accélérée sous l'effet d'une sorte d'interpénétration avec l'environnement, chargé de décombres. Malbrook et Aguécha habitaient le sous-sol d'une maison délabrée située dans la ville haute.

Une atmosphère pesante régnait partout, autant à cause du paysage fait d'écroulement qu'à cause de la vie humaine qui avait repris son cours avec des allures un peu changées; les habitants de la ville détruite avaient à peu près tous des regards de loup, et on n'avait pas souvent l'occasion de rencontrer quelqu'un qui avait conservé ses yeux d'enfant.

Une manière de société s'était reconstituée. Mais on y perdait beaucoup son temps.

Cette année-là, le printemps eut l'air efflanqué. Les vents chauds et épais n'avaient pourtant pas manqué, mais la saison parut quand même maigrelette. Les soirées n'en furent que plus creuses. On s'amusa comme d'habitude à discuter des quelques notions civilisées qu'on avait conservées dans sa mémoire.

Ce soir-là, dix personnes discutaient chez Malbrook du système d'éducation idéal; s'y retrouvaient Malbrook lui-même, Aguécha, Julvern, Jean Col, son frère Louis Col, leur soeur Ébène. Les théories pleuvaient, s'opposaient, se complétaient, comme au temps de l'opulence, et les idées venaient de loin, de l'époque où les super-villes avaient commencé à se faire moins vivables et à commander, en éducation, des changements dont le rôle devait consister à inventer de nouveaux modes d'adaptation. Tout, ce soir-là, comme toujours d'ailleurs, sentait le passé qu'on n'arrivait pas à décrocher des ruines de béton. Si les décombres eussent été de pierres, peut-être aurait-on conservé dans sa mémoire des choses d'un âge plus ancien, plus sage, en apparence plus doux, et aurait-on pris le temps qu'il fallait pour rebâtir sa pensée, au lieu de continuer à demeurer figé et à utiliser des concepts désormais inutilisables?

Aussitôt le sujet de l'éducation mis de côté, une querelle s'amorça entre Ébène et Aguécha; Ébène mettait tout en oeuvre pour séduire Malbrook, et cela agaçait souverainement Aguécha. Ébène lança au visage d'une Aguécha exaspérée et jalouse qu'aucune loi ne lui défendait d'essayer son pouvoir de séduction sur Malbrook. Ce dernier, croyant ainsi vider la question, s'empressa d'avouer un amour toujours aussi constant pour Aguécha. Tous se mirent de la partie, et lui répliquèrent qu'il n'avait rien à voir dans cette querelle, que les efforts d'Ébène ne le regardaient pas, que sa volonté de réussite ne concernait qu'elle-même. Malbrook et Aguécha se concertèrent du regard, et dirent tout haut, en accord, qu'on nageait dans l'illogisme. Les autres furent fâchés d'être traités d'illogiques. Ils demandèrent un arbitre; on avait gardé une coutume qui datait de la fin des années 70 et qui consistait à confier ses moindres différends à un arbitre. Ils demandèrent même une loi. Malbrook parla de la loi naturelle. On rit de lui. La loi naturelle n'avait plus beaucoup de force depuis l'époque du raz-de-marée. Le contraire eût été plus logique, mais, enfin, les choses s'étaient passées ainsi. N'ayant pas d'arbitre, et sachant bien qu'une loi du parlement ne se votait pas aussi facilement, les antagonistes laissèrent la dispute là.

Les visiteurs partirent vers minuit. Malbrook et Aguécha se retrouvèrent seuls dans leur logis délabré. Malbrook alla chercher de l'eau dans la rue, à une pompe qu'on avait installée à l'aqueduc, et Aguécha fit une longue toilette. Elle parla de nouveau à Malbrook de l'enfant qu'elle voulait avoir; ce sujet revenait souvent entre eux. Comme toutes les fois qu'elle abordait cette question, l'homme répondait avec douceur qu'elle avait bien du temps encore devant elle, et que cette maternité-là ne pressait pas. C'est qu'il ne pouvait empêcher l'image de la jolie chienne morte, là-bas, dans leur hôtel de montagne, en donnant naissance à ses chiots, de passer sans cesse devant ses yeux. Aguécha n'avait jamais retrouvé complètement ses forces.

Le lendemain soir, il y eut de nouveau réunion chez Malbrook et Aguécha. Vinrent les mêmes

personnes que la veille, vers huit heures, dans des tenues finies qu'on ne réparait jamais; mais c'eût été bien difficile, dans beaucoup de cas, de le faire: le polyester portait des accrocs si larges et des coutures ouvertes si grand, l'acrylique peluchait et pendait si fort.

On chercha à quel amusement on allait s'occuper, et, à la fin, on se mit d'accord pour organiser sur-le-champs un petit concours oratoire. Plusieurs sujets furent proposés; on choisit celui de la comparaison entre Pompéi et Québec à l'état de ruines. Ce sujet-là était à la mode, et dans la bouche de tout le monde, autant que des chevaux de bataille peuvent l'être en temps d'élection; on avait l'impression de faire partie de l'Histoire d'une manière importante, indélébile, terrible, et puis le rapport avec Pompéi faisait un velours à tous.

Mais un problème se présenta quand on voulut élire un jury: les six personnes désiraient être les juges, et deux seulement étaient nécessaires. On tenta en vain de désigner deux juges. On se chamailla, s'injuria, se cria des jurons. Il n'y eut aucun meneur de taille pour rétablir l'ordre, pour calmer la dispute, pour donner une direction à la discussion. Au bout du compte, on finit par réciter des mauvais vers incompréhensibles; et seul le déclamateur, au moment où il parlait, ne s'assoupissait pas d'ennui.

La soirée se termina sur une affirmation emportée de Jean Col: le vrai pouvoir créateur n'existait plus d'après lui. «Nous faisons du bruit, nous nous bataillons seulement», dit-il. Les autres se demandèrent, en sortant, si cela se pouvait que le pouvoir créateur soit mort.

1999

Cinq ans plus tard, Malbrook et Aguécha n'habitaient plus la ville de Québec, qui restait toujours en ruine, mais une maisonnette au bord d'un lac perché dans les montagnes, pas très loin de l'hôtel abandonné où ils avaient logé en 1991. Demeuraient avec eux Julvern, Ébène et son mari Michelio. Depuis quelque temps, on vivait en système monarchique; on

avait trop maltraité la démocratie pendant trop longtemps, et, finalement, elle s'était écroulée.

Le monarque en question possédait justement une résidence au bord du même lac, mais de l'autre côté, à peu près en face de l'endroit où Malbrook louait pour presque rien sa maisonnette.

Il était sept heures, et ce matin-là ne ressemblait pas du tout aux autres, quand on ouvrait à peine un oeil pour voir par les carreaux quel temps il faisait, et qu'on refermait cet oeil aussitôt pour dormir encore un peu, pendant qu'on entendait l'ours devenu un familier s'approcher du balcon arrière et sentir si la poubelle n'aurait pas contenu quelques bons restes.

Pourtant, rien dans la nature n'était différent de ce qu'on voyait les autres jours. Du lac se dégageait une fine buée lumineuse, pas une vague n'agitait l'eau, les truites sautaient. Mais, dans la maisonnette, frileux, Malbrook serrait ses coudes contre lui, n'allumait pas le poêle à bois, et attendait. Il s'inquiétait à mourir : Aguécha n'était pas rentrée la nuit d'avant.

Elle arriva enfin, ce qui fit déguerpir l'ours qui flânait derrière la maisonnette. Elle pleurait nerveusement. À travers ses larmes, elle finit par expliquer à Malbrook que le monarque l'avait fait appeler la veille, vers huit heures du soir, et qu'elle s'était rendue chez lui, n'ayant pas eu d'autre choix que d'obéir. Il avait trouvé un prétexte quelconque pour la faire venir : un travail de couture à exécuter. Quand elle avait été arrivée devant lui, il l'avait violée.

Aguécha pleurait, hoquetait, frissonnait. De son côté, Malbrook rageait. Mais il pensa bientôt qu'il valait mieux oublier sa rage, pour un moment, afin de consoler Aguécha, ce qu'il fit de son mieux. Il essaya de la convaincre qu'elle ne penserait plus à cet accident le lendemain, tout en ne croyant pas un mot de ce qu'il disait. Mais Aguécha ne demanda qu'à le croire, et n'essayait pas du tout de demeurer sceptique. Elle s'interrogeait pourtant : «Cela est-il possible que j'oublie si vite cet affreux violeur ? Et pourquoi pas ?» Ils allèrent faire une promenade, à la fin, dans la forêt, et ils rencontrèrent l'ours.

Malbrook dit : «Cet ours est moins dangereux pour nous qu'un monarque.»

Mais le lendemain ne fut pas non plus une journée comme toutes les autres. Malbrook, Aguécha, Julvern, Ébène et Michelio reçurent, d'un commissionnaire, une lettre dans laquelle on leur donnait l'ordre de quitter immédiatement les lieux environnant le lac qui devenaient propriété exclusive du monarque. Ils pestèrent beaucoup, mais commencèrent tout de même à faire leurs bagages, avec l'idée de s'en aller le jour suivant, au lever du soleil. Leurs bagages n'étaient pas terminés qu'un garde-chasse arriva à eux, très gai : «On vient d'assassiner le monarque», annonça-t-il. Il était content. Personne n'avait aimé le monarque qui avait dérangé tout le monde, la vie des uns, les habitudes des autres.

On trouva l'assassin du monarque un mois après. Il fut décidé qu'il serait exécuté, mais on ne précisa pas tout de suite par quel moyen. On remit à plus tard le soin de choisir entre la pendaison, la fusillade, l'électrocution et autres manières; et c'était le bourreau qui, en temps et lieu, devrait désigner, à sa convenance, le procédé.

Par une matinée venteuse pleine de nuages bleu acier, Malbrook se rendit sur le lieu de l'exécution. Le condamné portait de longs cheveux gris, emmêlés et sales, et une barbe touffue poivre et sel. Le bourreau avait arrêté son choix sur une façon de le mettre à mort. On ficela l'homme, puis on le plaça dans une poubelle sur laquelle on ajusta le couvercle. On alla ensuite chercher l'ours, on le poussa vers la poubelle pour qu'il soulevât le couvercle et dévorât celui qui se trouvait à l'intérieur. L'ours renversa la poubelle, ce qui fit tomber le couvercle. L'assassin se mit alors à crier. Quand la bête vit cette chose grise, échevelée, hurlante, il prit peur et s'enfuit à toute vitesse vers sa forêt. L'assassin fut renvoyé chez lui, selon la coutume qui veut qu'on laisse la vie sauve au condamné à mort qui résiste à son supplice. Puis, tous ceux qui avaient été engagé pour procéder à l'exécution se serrèrent la main. On avait dit au condamné de crier très fort et de grimacer, on savait que l'ours s'enfuirait, tout avait bien marché. Le monarque avait dérangé tout le monde sans excep-

tion, on le vit bien, puisqu'il ne s'était trouvé personne pour exécuter son assassin.

Le soleil trouait maintenant les nuages bleu acier, et le sable du chemin brillait par endroits comme de la vieille dorure sur bois. Malbrook rentrait à la maison. En poussant la porte, il trouva Aguécha triste et inquiète. Il demanda ce qui n'allait pas. Aguécha lui annonça qu'elle se croyait enceinte. Bien sûr, l'enfant était celui du monarque; Malbrook avait toujours pris garde de ne pas causer de grossesse à Aguécha, il n'oubliait pas la jolie chienne morte. Comme si de rien n'était, comme s'il n'avait pas eu devant les yeux la chienne couchée sur le côté et sans vie, il recommanda: «Ne dis à personne que ton enfant est celui du monarque. On te le tuerait à sa naissance.» Mais c'était la vie d'Aguécha qui l'inquiétait avant tout. Toutefois, il ne souffla mot de ses craintes, et Aguécha ne se douta de rien.

2030

Trente-et-un ans plus tard, beaucoup de choses se trouvaient changées autour du lac. Entre autres, plusieurs grands chalets luxueux, avec vastes parterres entretenus soigneusement, avaient poussé. Mais l'endroit restait calme, les chalets étant assez éloignés les uns des autres, et habités par des gens tranquilles et riches. Le matin, les truites sautaient toujours, ce qu'on n'aurait vu qu'à l'aurore si les habitants du lac avaient été bruyants; mais celles-là pointaient leur nez hors de l'eau jusqu'à huit heures, neuf heures, et même dix heures.

Malbrook possédait son chalet, une très grande maison de bois rond, qui comptait deux salles de séjour immenses et dix chambres à coucher.

Le printemps s'achevait. Le temps se trouvait entre deux forces, celle de l'humidité printanière et celle de la chaleur estivale. Malbrook, assis sur sa terrasse, attendait que le domestique annonçât le repas du midi. Il portait bien ses cinquante-neuf ans, ayant conservé sa sveltesse, mais il se découvrait moins alerte depuis quelque temps; il vieillissait comme tout le monde. À côté de lui, son fils, Denys,

commençait à prendre des allures d'homme fait; il avait trente ans, et la pêche le gardait toujours gai.

C'était à ce moment de la journée que Malbrook, habituellement, aimait parler du passé à Denys. Le soleil alors au zénith lui réchauffait-il le coeur? Malbrook se le demandait souvent. Il racontait à Denys ce qu'avait été l'an 2000, l'installation d'une deuxième monarchie, celle-là socialisante, le succès politique et économique du système, les efforts du peuple qui se sacrifiait pour le pays, et finalement la chute du régime à cause d'un besoin impérieux de plus de liberté individuelle.

Moins souvent, mais cela arrivait tout de même, Malbrook parlait ensuite d'Aguécha. Il s'attardait à la décrire, puis il passait vite sur sa mort à la naissance de Denys. Depuis trente ans, Malbrook souriait tranquillement au souvenir de ces quelques années de bonheur passées en compagnie de la jeune femme; et il n'avait jamais les larmes aux yeux. Ses rides prenaient une expression amoureuse, sensuelle, lointaine, une expression à la fois nette et indescriptible, lorsqu'il parlait d'Aguécha. Puis il regardait Denys, et il retrouvait les yeux de celle qui lui avait donné naissance. Et il voyait aussi, sans que cela l'eût fait souffrir, le grand corps athlétique d'un monarque jadis assassiné.